



Écrits mariverains

2006



VILLE DE
SAINTE-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

les journées de la culture

*L'illustration de la page couverture est la reproduction d'une
œuvre de Mme Yvête Faucher,
« Intemporel »,
acrylique sur toile de 117 cm X 117cm.*

ISBN 978-2-9806885-7-7

Table des matières

<i>Mes petits plaisirs</i>	4
<i>Michel Jacques</i>	
<i>Découverte de la rivière</i>	8
<i>Jean-Marc Labbé</i>	
<i>Guerre et paix à treize ans !</i>	12
<i>Gisèle Allen</i>	
<i>Jean-Paul</i>	14
<i>Lynda Cloutier</i>	
<i>Jusqu'au bout</i>	18
<i>Renée Guay</i>	
<i>La différence</i>	21
<i>Denise Riendeau</i>	
<i>La perte d'un être cher</i>	23
<i>Christiane Bilodeau</i>	
<i>À la recherche de Ti-Pit</i>	26
<i>Françoise Giguère</i>	

Mes petits plaisirs

Le basilic

Mes pas me conduisent, ce matin plein de soleil, auprès d'une plante au feuillage vert printanier. Je passe ma main dans sa chevelure. Les feuilles agrippées à la tige ondulent comme cimes des arbres par grands vents. Un arôme de poivre frais moulu, acéré, un peu aigre se dégage et s'élève comme odeur de rose. Mes narines explosent. Je me sens envahi par ce goût de menthe vinaigré qui se répand comme un baume. L'espace est baigné entièrement, je m'y sens si bien que j'ai envie de m'y emprisonner.

Puis n'y tenant plus, ne pouvant plus résister à l'envie d'être inondé et grisé, je froisse et rompt les feuilles neuves, et mes doigts sont imprégnés par l'odeur des feuilles spatulées du basilic puis assaillis par cet arôme de sol nouvellement labouré. Je les porte à mes narines, timidement, et un peu gêné de répéter le même geste inassouvi d'aspiration. Les cavités de mes ongles, les sillons de mes phalanges, l'alcôve de ma main emprisonnent cet élixir de fraîcheur que je ne voudrais jamais voir s'envoler.

Mes pensées s'arrêtent, je suis submergé par le parfum au bout de mes doigts comme si la sève contenue dans les feuilles crevait, se répandait et laissait passer cette odeur de bâtons de cannelle rompus.

Libéré, l'arôme du basilic m'invite un instant à m'éloigner des mondes affolants et à sourire à mon être.

La menthe

Amélia, un matin d'été chaud, trop chaud, laisse errer ses pas sur le gazon qui rafraîchit le dessous de ses pieds nus. Elle se prélassé tout autour des plates-bandes chargées de plantes tantôt porteuses de fleurs tantôt porteuses de verdure apaisante. Son regard se pose avec attention sur la menthe, végétation des lieux humides et frais. Elle se penche, s'agenouille et est inondée par l'odeur aromatique de ses feuilles velues. Elle se sent envahie par cette montée de fraîcheur et se prépare à l'aspirer. Fermant légèrement les yeux, elle renvoie la tête en arrière et prend une profonde inspiration emprisonnant ainsi la saveur aussi longtemps que possible. Le temps s'arrête et les problèmes s'envolent. Sa tête devient plume au vent.

Asservie par cette odeur de citron et d'arrière-goût de pomme, elle porte à sa bouche une feuille en l'effleurant légèrement de ses lèvres. Elle la laisse glisser puis la désire encore davantage. Ses dents sondent la tendreté de la feuille au dos de petites vagues et exercent une pression en attente d'une sensation. Mastiquées, elles se livrent totalement et inondent toutes les parois buccales. Les yeux mi-fermés, elle savoure le goût fruité. Une explosion de fraîcheur! Ses papilles sont en effervescence et tout son palais est gavé de cette saveur mi poivrée mi-douce. Langue et palais sont inondés. Du bout de la langue jusqu'à sa racine, elle se grise de ces matins d'été emprisonnés dans ces feuilles pétiolées. Une explosion de fraîcheur dans la bouche. Elle promène sa main en un va-et-vient de baguette de chef d'orchestre sur les feuilles vert printanier et baigne ses doigts de cette verdure grisante.

Omniprésence de sous-bois. Baume anesthésiant du mental.

Elle se fond dans la nature et communique au monde végétal.

Le grand frisson

Leur fraîcheur m'étonne. Ils sont là au grand air. C'est une journée heureuse de mi-février. Je vais savourer ce soir l'odeur de la nature à son état le plus pur. Depuis l'aube, les draps de lit se baignent au soleil et au petit vent d'hiver. Exposés, ils flottent et boivent les arômes discrets de l'environnement : branches de cèdre, aiguilles de pin, écorces de chêne, bourgeons en attente du printemps. Livrés à tous les secrets des lieux, ils flirtent avec les particules invisibles qui s'immiscent et parcourent de long en large, de haut en bas, le tissu qui s'abandonne comme une éponge. Les draps s'y abreuvent goulûment, se raidissent légèrement, amidonnés par l'humidité et la froidure du temps.

À la tombée du jour, j'entre le linge dans la maison. Je le fais sécher sur la rampe de l'escalier pour qu'il se dépose et s'affaisse. Au fil des minutes, les draps raides amollissent puis, petit à petit, s'y dégage une odeur de dehors fraîche qui envahit toute la maison. Un nuage de fraîcheur s'élève comme la buée au-dessus d'un étang puis se disperse et baigne tous les recoins du logis. Que j'ai hâte de me plonger dans ces tissus et de m'y perdre pour la nuit!

Les courses folles terminées, le téléphone a fini de sonner et je range ma journée dans le placard. Je vais m'enivrer des effluves des draps. Ils sont grand ouverts et m'accueillent avec quiétude, douceur et fraîcheur.

L'odeur sillonne, parcourt et frôle tout mon corps : mes pieds, mes jambes, mon cou et ma tête. Tout mon être est pétri par les émanations de la nature. Je serre, je cajole, j'emprisonne de mes doigts, de mes mains ce tissu gorgé d'odeurs que mes narines suffisent à peine à gober. Sentir ces draps imbibés des arômes de mes lilas et de tous mes arbres me grise. Avec hâte et nervosité je vole les secondes pour ne pas

que fuient ces odeurs sans en avoir pris possession le plus longtemps possible. Avec mes mains je saisis le tissu et je m'entoure le visage une fois, deux fois, trois fois, autant de fois que la senteur s'y terre puis je recommence encore et encore. Mes yeux se dilatent, ma respiration est profonde et j'ai le sourire d'un enfant. Qu'il est donc bon ce morceau de la nature, ce morceau de dehors revigorant!

Purifiant contact, mes membres ploient sous la frénésie de bonheur et de joie enfantine. Quelle fraîcheur! Quelle virginité! Je hume et je hume encore. Quel nectar! Un grand et doux frisson.

Puis mes pensées s'éteignent une à une dans la nuit.
Je dormirai avec les anges dans de beaux grands draps frais.

Michel Jacques

Découverte de la rivière

Pendant mon enfance, nous passions l'été à St-Jean, Île-d'Orléans, près de la rivière Maheu. Chaque matin, dès notre réveil, c'était un plaisir de s'approcher de la fenêtre guillotine située du côté ouest du chalet, pour entendre au loin le bruit de la rivière qui passait tout près. Au loin... parce que le léger filet d'eau provenant des terres qui donnait vie à la rivière, à marée basse, serpentait au fond d'une profonde cavée. Tout près... parce que les piliers du chalet n'étaient éloignés que de trois à quatre pieds du bord de l'immense cap surélevé d'une centaine de pieds qui en bordait le contour. Heureusement, longeant la rivière, ce cap de terre, de tourbes et de pierrailles était solidement noué par les racines des nombreux arbres qui, depuis de

nombreuses années, poussaient en orgueil, tels les soldats de Wolfe gravissant jadis le cap Diamant.

Au début, on avait difficilement accès à ce cours d'eau. Mais un jour, papa se décida à ériger, à proximité de la galerie d'en avant, un escalier de fortune, à partir de quelques bouts de madriers, quelques piquets et un peu de sable. Cet escalier, je l'ai vu construire, marche par marche, à partir du haut. Papa défrichait d'abord parmi les broussailles un petit chemin escarpé, creusait à l'aide d'une pelle ronde un petit espace rectangulaire, identifiait ici une solide racine d'arbre, là une roche bien prise, qui serviraient d'appui à un boîtier improvisé qu'il remplissait ensuite de sable. La construction de la première section me laissa perplexe : ce n'était pas l'image que je me faisais d'un escalier. Puis, une deuxième se rajouta, une troisième. À mesure que papa descendait, l'escalier prenait forme. Les marches disproportionnées et séparées de façons inégales à cause des obstacles du parcours et de la localisation fortuite des troncs d'arbres et

des racines prenaient prise et, à mesure que papa disparaissait vers le bas du cap, l'escalier s'allongeait. Ce scénario se répéta pendant quelques semaines, papa effectuant ces travaux par temps perdu. Puis un jour, ce fut l'inauguration. Papa nous réunit et nous invita à descendre prudemment un à la suite de l'autre, en nous tenant solidement aux bouts d'arbustes ébranchés qu'il avait attachés aux érables en guise de garde-fous. Roger, Pierre et moi étions émerveillés par cette construction rudimentaire qui nous donnait enfin accès à la rivière. Une à une, nous avons descendu ces marches, devant parfois effectuer de grandes enjambées, nous tenant tantôt à une branche de bouleau, tantôt au bras sécuritaire de notre père.

Mais notre plus grande surprise, nous l'avons eue au pied de l'escalier. La chaloupe que papa avait commandée à mon oncle Jos, quatre années auparavant, avait enfin été livrée. Elle était là, d'une forme allongée, brillant d'un bleu marine, attachée à un tronc d'arbre, attendant des passagers. Nous étions à la fois anxieux et fous de joie. Anxieux parce que nous n'avions jamais expérimenté une ballade sur l'eau dans une si petite embarcation, fous de joie parce qu'avec papa, on se sentait en sécurité et on avait le goût d'explorer cet endroit que nous ne connaissions que du

haut des airs. Après avoir franchi quelques pas dans la terre boueuse qui servait de grève, l'un après l'autre, nous nous sommes installés : les trois gars sur le banc arrière, papa au milieu pour ramer. Maurice qui était venu nous rejoindre déroula la corde, récupéra l'ancre et, après avoir rangé celle-ci, mit un pied à l'intérieur du bateau et avec l'autre, exerça sur le sol une pression qui le dégagea...et nous voilà partis. Habilement, Maurice s'assit à l'avant pendant que Papa nous rappelait ses consignes :

-Restez bien assis, les enfants, sinon, vous risquez de nous faire verser et tomber à l'eau. Rappelez-vous que vous ne savez pas nager.

Trop impressionnés par le spectacle qui s'offrait à nous, nous n'avions aucunement le goût d'en briser la magie. Nous étions dans un tout nouveau monde. De chaque côté, le rocher escarpé était grandement dissimulé sous une multitude d'arbustes à travers lesquels de temps à autre, un énorme chêne ou un érable majestueux trônaient et embellissaient de leur couleur verte l'environnement vierge de cet endroit. De cette position, on pouvait admirer sous un angle nouveau, notre chalet qui paraissait minuscule au faite du cap. Doucement et silencieusement, la chaloupe glissait sur l'eau calme. À chaque coup de rame, on entendait le faible grincement des supports qui les retenaient, on sentait une légère poussée de la chaloupe dont le devant fendait l'onde, produisant une oscillation du fluide de chaque côté et le tout se terminait par l'égouttement de l'eau soulevée à chaque mouvement répétitif. En nous dirigeant sous le vieux pont de fer, solidement ancré à deux énormes masses de ciment, nous avons pénétré dans une zone ombragée où le moindre bruit faisait résonner son écho. Bien que l'eau dégageait une senteur âcre et qu'elle avait plutôt une teinte brunâtre, l'immensité de son étendue, sa fluidité et sa douceur nous émerveillaient. Quelle étrange sensation nous éprouvions en y plongeant nos petites mains, imitant le geste des rames, fabriquant des mini vagues, brisant un amoncellement d'écume blanche, recueillant une brindille de bois qui flottait. Après un long détour dans l'anse de la rivière, nous sommes revenus sur nos pas et avons

pénétré davantage vers l'arrière du chalet, endroit encore plus mystérieux, étant donné que plus on avançait, plus le niveau d'eau diminuait.

Jusqu'où pourrait-on se rendre? Bientôt, on aperçut le fond de roche, les deux monticules qui servaient jadis à un pont pour le passage des charrettes et au loin, on entendait le bruit d'une chute. Ceci indiquait notre limite, il fallait rebrousser chemin.

C'était curieux de voir papa assis face à nous, manoeuvrant les rames avec habileté, jetant uniquement de temps à autre un coup d'œil derrière son épaule, comme s'il connaissait la rivière par cœur. De cette façon, il pouvait nous surveiller et nous pouvions apprendre sa technique, puisque nous serions sûrement appelés à ramer nous-mêmes, lorsque nous serions plus vieux. Devant nos mines réjouies, les yeux de papa rayonnaient de bonheur. Cette première excursion, sans incident inattendu, nous fit vivre des sensations merveilleuses et laissa dans nos cerveaux imaginatifs, un souvenir indélébile : une expédition dans un nouveau monde, une remontée de l'Amazone, la découverte de l'Amérique.

Jean-Marc Labbé

Guerre et paix à treize ans!

À treize ans, le monde est venu à moi par la voie des hostilités entre l'URSS et les États-Unis, entre Nikita Khrouchtchev et John F. Kennedy. Une île des Antilles, Cuba, allait prendre vie à mes yeux. Située au sud de la Floride, si près des États-Unis, cette île allait devenir pour moi le centre du monde. L'année 1962 n'avait pourtant pas débuté si mal. Mais, le printemps hâtif m'avait fait commettre quelques imprudences. Je traînais une mauvaise grippe, bien que le mois de mai était déjà avancé. Les journées se déroulaient toutes semblables les unes aux autres.

Une fin d'après-midi, dans la grande salle d'étude, j'avais, comme d'habitude, expédié devoirs et leçons pour m'adonner à mon activité préférée, l'écriture de courtes histoires. J'appréciais cette période de calme d'avant le souper. Comme j'aimais laisser mon imagination m'emmenner au bout du monde! Le héros ou l'héroïne devaient invariablement surmonter une grande difficulté, en faisant preuve de beaucoup de courage. À cette époque, j'hésitais entre deux projets d'avenir : devenir religieuse et partir pour la lointaine Afrique ou devenir cinéaste et réaliser de nombreux films.

Pendant ce temps-là, à Cuba, l'opération «Anadyr» était amorcée suite à la décision du président Khrouchtchev, prise le 21 mai 1962, d'installer sur l'île 36 missiles à moyenne portée et 24 missiles à portée intermédiaire. Il faut dire que depuis janvier 1959, ça ne tournait vraiment pas rond entre les États-Unis et Cuba où les forces de Fidel Castro avaient pris le pouvoir. Les États-Unis refusaient de leur fournir du pétrole et Castro s'était alors tourné vers l'URSS. De plus, une invasion fomentée par les Américains contre Cuba avait échoué à la baie des Cochons en avril 1961. Avec l'opération «Anadyr», les États-Unis se sentirent sérieusement menacés.

Même si le mot «guerre» fut prononcé et répété, je ne me sentais pas concernée. Après tout, Cuba était si loin, comme les pays dans mes histoires. Et moi, j'étais pensionnaire au couvent des Soeurs du Bon-Pasteur à Saint-Sylvestre. Dans cette municipalité située en terrain montagneux, l'on retrouve le mont Sainte-Marguerite (ou «mont Radar»), d'une hauteur de 685 mètres, faisant partie de la

chaîne des monts Notre-Dame, dans les Appalaches. En 1951, l'armée canadienne avait construit, sur ce mont, une base militaire qui fut fermée en 1964.

Donc, en cette fin d'après-midi, l'heure d'étude fut interrompue. Nous reçûmes la visite de militaires de la base du «mont Radar». Deux soldats en uniforme étaient précédés de la directrice de l'école, Soeur Sainte Thérèse-Marguerite. Je déposai mon crayon. Toute mon attention se concentra sur eux. Selon la directrice, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Et un militaire, à son invitation, prit la parole. Il désirait avant tout nous rassurer. Je ne sais plus trop ce qu'il nous a raconté, mais l'effet produit sur moi fut de me rendre l'existence de Cuba bien réelle, avec des missiles réels, des soldats réels et une guerre possible. Comme ce conflit ne trouva son dénouement que six mois plus tard, pendant les 13 jours que dura la crise de Cuba, du 16 au 28 octobre 1962, j'en fus quitte pour une prise de conscience aiguë, d'abord que le monde était plus petit que je ne l'imaginais, que la paix était fragile et surtout que, pour ce petit monde, les moyens de l'anéantir me semblaient hors de proportion.

Et ma mauvaise grippe se transforma en pleurésie. Le médecin me mit au repos pour tout le mois de juin. Je ne pus me présenter aux examens de fin d'année. Heureusement que j'avais bien travaillé toute l'année! J'étais en paix avec moi-même.

Gisèle Allen

Jean-Paul

Assis sur sa galerie, Jean-Paul regardait défiler tous ceux qui corrompaient son environnement. Mon pays n'est vraiment pas rose, se disait-il souvent.

Même si son champ de vision s'avérait plutôt restreint, Jean-Paul pouvait aisément constater jusqu'à quel point le monde se nourrissait de futilités. Le fil de leur vie ressemblait à celui que tisse une araignée. On soufflerait dessus et il

basculerait dans le néant. Non, aucune valeur profonde ne semblait animer cette faune urbaine.

Jean-Paul réprimait toujours un mauvais sourire quand il apercevait ces riches parvenus qui, avant de monter à bord de leur rutilante auto, en faisaient le tour au cas où un sauvage y aurait laissé une bosse. Quand la nuit tombait, il y avait aussi ces courses à obstacles qui se déroulaient sous ses yeux. Qui avait le moteur le plus puissant! Qui serait capable de laisser la plus longue trace noire sur la chaussée! Le pire, c'est qu'ils se croyaient virils ces chiches conducteurs!

Comme si ce n'était pas suffisant, les voisins d'en face, ceux du deuxième, laissaient leurs chiens sur le balcon pendant qu'ils regagnaient leur salon pour écouter un show de télé réalité. Laissés à eux-mêmes, les chiens affûtaient leur voix. Jean-Paul, lui, trouvait que ces innocents canins aiguisaient sa patience.

Quand il en avait assez, il arrivait à Jean-Paul de se prendre la tête à deux mains et de rêver. Il imaginait qu'un jour, il trouverait bien le moyen d'exprimer son message. Ouais! Mais que voulait-il signifier au juste à

l'humanité ? En fait, c'était bien simple. Il souhaitait que chacun puisse adopter des valeurs capables de les propulser en dehors de leur ego, de leur simple envie de paraître ou de leurs rêves sans fondement.

Il en avait assez de tous ces parvenus et de tous ces irréfléchis. Et dire qu'ils forment un monde, qu'ils représentent la partie constituante d'un tout ! Quel gâchis, se disait Jean-Paul!

Les yeux fermés, Jean-Paul poursuivait son rêve. Oui, le vieux bazou dont il ne se servait plus depuis qu'il vivait en ville, le vieux bazou qui était en train de rouiller sur la terre de son oncle Arthur, il irait le récupérer pour le placer sur son petit carré de pelouse face à la galerie. Il en ferait une œuvre: un symbole de paix, d'amour et de respect.

D'abord, il le peindrait en rose pour effacer toute trace d'agressivité que l'homme porte en lui. Ensuite, des ailes semblables à celles d'un oiseau en plein vol surplomberaient l'arrière de sa décapotable. Un personnage tendant les bras prendrait place dans l'habitacle et ses habits blancs flottant au vent seraient ceux d'un ange incarnant la pureté. Inévitablement, les gens jetteraient un œil à son bolide. Ils comprendraient quelle tangente devait prendre leur vie.

Sinon, se disait Jean-Paul, la guerre finirait par éclater. Comme ailleurs dans le monde. Il y aurait sûrement quelqu'un qui saurait s'attaquer à ces foutus chiens. Quelqu'un d'autre réussirait à cabosser les beaux chars stationnés le long du trottoir. Puis il y aurait bien une personne qui trouverait un moyen d'éteindre la passion des faiseurs de «traces de breaks».

À bien y penser, l'arme n'avait même pas besoin d'être puissante : quelques bonnes roches suffiraient. Le conflit qui éclaterait d'abord dans la rue risquait de s'étendre à tout le quartier, à toute la ville, au pays entier. Jean-Paul bouillait en son for intérieur, mais il pouvait se contenir. D'autres, par contre, agiraient peut-être sous le coup de l'impulsion, tannés de cette vie faite d'insouciance.

Jean-Paul pensait à nouveau à sa vieille Chevrolet qu'il installerait sur son carré de pelouse. Il avait vraiment l'impression que cette œuvre symboliserait une quête; il croyait que l'apprentissage de nouvelles valeurs commencerait au bas de sa galerie.

Confiant, Jean-Paul décida de transporter sa belle auto en ville. En secret, il la remisa dans un garage voisin et chaque jour, il la bichonnait. Il sculpta tendrement ses ailes. Il la flatta jusqu'à ce que sa couleur prenne la pureté d'un ciel bleu d'hiver. Puis, il habilla son personnage aussi langoureusement que le veulent les gestes de l'amour.

Enfin, il arriva ce jour où Jean-Paul, tout fier, laissa trôner son œuvre devant la galerie. Mais il se passa des choses curieuses : des gens crachaient sur son auto, de jeunes voyous tentaient de lui faire du mal en l'égratignant, les riches parvenus

riaient sous cape quand ils passaient devant sa déesse et les chiens aboyaient de plus belle.

Décontenancé, Jean-Paul ne savait plus que faire. Il était rivé à la chaise de sa galerie; il ne comprenait pas. Pourquoi tous ces gens affichaient-ils un tel manque de respect envers son œuvre? Ils préféraient le chaos, croyait-il. Alors, il décida de remorquer son beau bolide chez l'oncle Arthur.

Les premiers jours, il avait ressenti une peine énorme quand il contemplait son carré de pelouse jauni, piétiné par tous ceux qui n'avaient rien appris et qui avaient laissé traîner leurs détritrus partout.

Or Jean-Paul ne s'était pas laissé abattre. Un dimanche, il avait quitté sa galerie puis il s'était rendu chez l'oncle Arthur où sa déesse reposait derrière l'un des bâtiments de la ferme. Comme elle était belle! Comme elle inspirait la quiétude, seule au milieu de ce champ de fleurs automnales!

Depuis ce temps, Jean-Paul se lève tôt chaque dimanche; il quitte la ville pour la campagne. Une fois arrivé chez l'oncle Arthur, il s'assoit et contemple son œuvre de paix et d'humanité. Les yeux fermés, il voit la vie en rose. Il rêve à son pays.

Lynda Cloutier

Jusqu'au bout...

Elle n'était jamais allée plus loin que son quartier. Son « psy » lui avait donné un très grand défi cette fois. Cela faisait maintenant quatre ans qu'elle le consultait. Le jour « J » s'était levé. Elle devait appeler un taxi pour se rendre à la gare. Là-bas, il fallait qu'elle achète un billet aller-retour en direction de la Gaspésie.

Résolument, elle prit le combiné du téléphone. Ce fut seulement après qu'elle permit à son esprit de vagabonder...juste un peu, afin de ne pas gaspiller encore le temps devenu si précieux.

Elle avait tout planifié, tout organisé dans les moindres détails. Le taxi arrivait déjà. Elle prit soin de bien fermer à clé son appartement. Les plantes étaient suffisamment arrosées. Son copain était à son séminaire de vente mensuel. Avec un peu de chance, elle serait de retour avant lui...

Le trajet en taxi fut plus court qu'elle l'eut imaginé. À la gare, elle n'eut aucune difficulté à trouver le bon guichet. Elle avait choisi d'être là assez tôt pour ne pas être prise dans la cohue. Ses billets en poche, elle s'assit sur un banc afin d'observer les passants. Quel chemin parcouru ! Jamais elle n'aurait pu le faire auparavant.

Une voix nasillarde se fit soudain entendre : « LES PASSAGERS EN DESTINATION DE LA GASPÉSIE SONT PRIÉS DE SE PRÉSENTER AU QUAI D'EMBARQUEMENT NUMÉRO 13 »

Déjà, elle s'était levée. Il faut dire qu'elle voyageait léger. Elle avait pour seuls bagages une toute petite valise ainsi qu'un mini sac à goûter, au cas où... Le contrôleur vérifia son billet et lui indiqua la direction pour se rendre à son siège. Elle n'en revenait pas de se voir agir ainsi comme si elle avait voyagé toute sa vie. Il est vrai que son psychologue l'avait fait répéter maintes et maintes fois. Il avait bien raison de dire que c'est l'inconnu qui faisait peur.

Une fois le train parti, le trajet aurait pu lui paraître long et ennuyeux. Ce ne fut pas le cas. Ça lui donnait le temps de se calmer et de réfléchir à tout ce qu'elle devait faire en arrivant à destination.

Il y avait ce nom sur un vieux bout de papier brun tout déchiré qui gisait au fond de sa valise, ce nom qui la hantait... Elle devait aller jusqu'au bout cette fois, seule, comme une grande.

À chaque fois que le train arrêta, son cœur battait la chamade. Sera-t-il au rendez-vous? Ils avaient communiqué sur «Internet », ce matin-même. Il lui avait juré être là, à son arrivée. Il portera une casquette des « Expos ». Pour sa part, elle a mis son beau gilet orange tel que convenu. Ils ne pourront se manquer.

En regardant par la fenêtre, elle vit le fleuve. L'eau l'a toujours fascinée, hypnotisée. Le large ruban bleu dansait tout doucement. Comme ce serait bon d'y égarer ses pieds.

Une odeur de « BBQ » prit d'assaut son nez. Oui, elle avait faim malgré tout. Elle commanda au serveur son dîner ainsi qu'un bon café. Elle savoura le tout de bel appétit. C'était parfait ! Encore quelques heures et elle serait arrivée.

Avait-elle bien fait d'entreprendre ce voyage? Serait-elle déçue? Elle s'endormit... Soudain le bruit la réveilla. Ils étaient arrivés. Elle prit ses bagages avec hâte et descendit du train.

Elle vit un jeune homme sur le quai qui portait une casquette des « Expos ». Il la localisa à son tour, ils se toisèrent longuement. Leurs yeux et leurs cœurs étaient affamés. Elle ouvrit la bouche pour dire les deux mots les plus beaux du monde : **MON FILS.**

Renée Guay

La Différence

Dans la véranda, rien ne bouge : la langueur de ces fins de journée torrides s'insinue. C'est l'heure entre chien et loup, l'heure où les ombres se profilent. Puis, petit à petit, la nuit s'installe. Un ciel azuré laisse place à un autre sur marine, où une multitude de petites étoiles prennent place. Elle appréhende cet instant de grand abandon : délaisser à regret la lumière, passer de la vie à trépas. Les transparents se départissent de leur fluidité, pour se fondre aux opaques et épouser les obscurs.

Puis tout devient feutré, même les peines. À quoi bon se les remémorer, elles vous colleront à la peau bien assez vite, la nuit venue. Un bruit de pas la fait sursauter. Elle peut dire : qui va là ? Mais elle sait, elle sent. Elle se lève, avance lentement à sa rencontre et lui prend la main. Entrecroisant les doigts, elle les regarde machinalement s'unir un à un. La réaction de l'autre se fait attendre : pas un son. Qui prend qui, se demande-t-elle, la résistance n'y étant pas. Les longs doigts d'ébène retiennent, ou sont retenus tour à tour. La petite main blafarde réfléchit à la capitulation, la différence est de taille. Elle en mesure l'ampleur, sans consentir, sans accepter, sans se soustraire. Il n'y a qu'un pas à franchir, un tout petit pas. Pourtant, elle n'ose pas le faire.

Elle se surprend à compter les doigts, comme si elle doutait qu'il y en ait dix. Bêtement, à mi-voix, elle s'entend dire : cinq blancs, cinq noirs. Elle sourit à son écho. Dans sa réflexion, elle les recompte, puis ils deviennent hors contexte, détachés de leurs corps d'appartenance. Deux mains insolites, de propriété inconnue, sans emprise, sans racine. Deux tentacules à la recherche d'une possible union. Elle ne peut tout de même pas, la décence l'en empêche. Que dirait-on ? Elle

entend d'avance la condamnation : elle, est-ce possible ? On ne se serait jamais douté de rien. Un frisson la traverse. Et si ce frisson filtrait jusqu'à l'autre et trahissait ses incertitudes ? Elle vérifie sur la peau sombre si elles sont montées jusqu'aux sens de l'autre, jusqu'à son âme. Et comment l'autre vit-elle cette différence ? Est-elle acceptée ou repoussée ?

Elle dénoue enfin les doigts, lève les yeux sur les bras entrouverts. Elle comprend que leur différence s'exprime sur leur similitude à s'aimer. Deux femmes, une Noire et une Blanche, éperdues de désir l'une pour l'autre, se donnent enfin, acceptant leur différence avec tendresse.

Denise Riendeau

La perte d'un être cher

J'ai vécu mon enfance et mon adolescence dans la maison ancestrale, à proximité du vieux pont de Sainte-Marie qui enjambait la rivière Chaudière. Cette maison abritait mon père, ma mère, les parents de mon père et son frère : un monde d'adultes dont j'écoutais les conversations.

J'ai très peu connu ma grand-mère paternelle, Maria Châteauneuf, mais les souvenirs que j'ai d'elle sont empreints de douceurs et de silences apaisants. Cette grande dame avait toujours du temps pour nous bercer, mes deux jeunes sœurs et moi, pendant que maman était si souvent affairée à combler les besoins de toute la

maisonnée. Comme j'étais heureuse sur ses genoux où nous épousions le rythme de la berceuse.

J'avais trois ans lorsque je fus confrontée à la perte de cette grand-maman. Ma mère avait mis au monde une troisième petite fille quelques mois auparavant. En cette fin d'après-midi, mon autre jeune sœur trottinait dans la cuisine en quémandant, tout comme moi, un peu d'attention de la part de tous ces adultes qui n'avaient pourtant pas l'habitude de nous ignorer. En effet, quelques frères et sœurs de mon père étaient à la maison et discutaient à voix feutrées en présentant des mines inquiètes. Ma curiosité d'enfant en éveil, je ne comprenais pas la cause de leur tristesse. Curieuse, j'épiais le moindre geste, je m'approchais de l'un et de l'autre et je posais mon regard interrogateur sur ma mère qui, pour recevoir tout ce monde, avait bien d'autres chats à fouetter. Elle s'affairait à préparer le souper près du poêle à bois qui dégageait une chaleur étouffante en cette période de canicule. Inquiète et épuisée, toute cette effervescence la rendait nerveuse, nervosité qui se transmettait aussi à la petite dernière Lucette, alors âgée de trois mois, qui pleurait beaucoup et souvent.

Je me tournais donc vers mon oncle trop peiné lui aussi pour se soucier de moi. Les adultes parlaient de nuit de veille, de visite du médecin, de diabète, de taux de sucre, de l'affaire de quelques jours, voire de quelques heures. Je n'ai pas souvenir qu'ils aient prononcé le mot mort, mais dans ma tête d'enfant, tout ce mystère, c'en était trop.

La chambre de mes grands-parents était adjacente à la cuisine. En cette fin de journée de juillet, je me suis dirigée vers la pièce où reposait ma grand-mère. Elle était alitée, tout amaigrie, le teint cireux et les yeux entrouverts. Ses cheveux blanc grisâtre reposaient sur l'oreiller tout froissé. En m'apercevant, elle a bougé la tête et regardé vers moi qui étais debout près d'elle, mon visage presque à la hauteur du sien. Son regard habituellement si doux me fixait intensément. Elle respirait de façon différente, avec un léger sifflement; l'air était lourd, il faisait chaud dans la pièce.

J'étais alors si convaincue qu'elle seule donnerait une réponse à tous ces va-et-vient et ces sous-entendus venant de la cuisine. Comment ai-je pu donc avec ma naïveté d'enfant poser cette question :«Est-il vrai, grand-maman, que tu vas mourir bientôt?»

Elle m'a regardée avec des yeux brillants de fièvre. Était-ce de la résignation, de la peur, de l'angoisse? Mon cœur d'enfant ne pouvait discerner quelle émotion vivait cette femme si gentille.

Je ne sais combien de temps je suis restée là près d'elle. Je me rappelle avoir quitté la chambre lorsque mon oncle Lionel est venu me chercher en me disant doucement: «Ne dérange pas grand-maman; elle a besoin de sommeil.»

Combien de temps s'est-il écoulé entre la dernière visite à ma grand-mère et sa mort? Je ne le sais pas mais, malgré les paroles consolatrices de ma mère et de mon oncle, longtemps j'ai vécu en pensant que j'étais celle qui avait osé lui annoncer sa propre mort, que ma curiosité d'enfant avait mis ma grand-mère devant une évidence que plusieurs de la famille et peut-être elle-même craignaient tant. Elle avait seulement 67 ans. Le moment de sa mort fut sans doute devancé, car son fils aîné l'avait amenée consulter un charlatan de Saint-Sylvestre qui attirait, à l'époque, beaucoup de gens ayant des problèmes de santé. À la suite de cette visite, elle avait cessé la prise d'insuline pour boire des décoctions que lui avait vendues ce guérisseur.

L'exposition de son corps se fit dans la demeure familiale. Elle resta «sur les planches» pendant trois jours et toute la maison exhala des odeurs de roses. Depuis ces moments si tristes, je m'efforce d'appivoiser cette senteur qui évoque toujours pour moi les derniers instants où je fus en contact avec ma grand-mère. Je ne peux dissocier cette odeur suave de cet événement marquant de mon enfance. Aujourd'hui encore, les roses sont pour moi symbole de mort alors que je voudrais qu'elles évoquent davantage l'amour.

Christiane Bilodeau

À la recherche de Ti-Pit !

Il avait agi comme un pied, disait-on de lui, bien qu'il s'en était toujours défendu! Plutôt que d'expliquer ce qui s'était réellement passé, il avait pris la poudre d'escampette à bord de la minoune rose de ses voisins Linda et Jean-Paul ! Tout le village était parti à la recherche de Ti-Pit Belhumeur. On savait bien que ce n'était qu'une question de temps avant d'y mettre le grappin dessus puisqu'il était si lent et peu intéressé à aller vivre ailleurs... Il s'était enfui dans le bois, derrière la grange, là où on venait juste de retrouver la vieille bagnole rose calée dans la boue. Un bruit infernal fit sursauter le groupe d'habitants qui marchait à petits pas en examinant les environs.

- Hé son père ! R'garde donc au boutte d'la route, voir si Ti-Pit est là. Tu sais ben que ma vue est pas ben bonne pour voir loin comme ça!
- Non, j'le vois pas mais... j'peux te dire que j'le sens ! Qu'est-ce qu'il avait su'l dos à matin quand y'est sorti su'a galerie, tu t'souviens, toi ?
- Heu..... Mais oui, c'était sa ch'mise à carreaux pour la chasse aux mouffettes!

Se laissant glisser sur le sol, le fermier et sa femme se mirent à ramper dans les herbes hautes, fouillant à vue les alentours, à la recherche de la forme rondelette et peu dégourdie de leur Ti-Pit Belhumeur.

-Ben tiens ! Qu'est-ce qui se cache en arrière du gros-rocher à Blouin ? s'écria le vieil homme en riant bien fort !

Un mouvement de feuilles secouées vigoureusement se fait entendre mais Ti-Pit n'est toujours pas là... Le fermier relève le sourcil en bougonnant un peu et se retourne vers sa vieille qui lui fait signe de se calmer. Elle murmure à son homme « Tu sais ben que Ti-Pit va se tanner vite de ce jeu-là, non ? » Le vieux fermier secoue la tête et regarde de nouveau la grosse pierre d'où s'échappe l'odeur trompeuse de la vieille chemise de chasseur. Au loin, on entend encore les voisins crier « Ti-Pit, viens-t-en... ! »

« Bon, là, j'ai d'autres choses à faire que de jouer à cache-cache à matin, tu penses pas sa mère? » grogne le vieil homme impatient. Il se lève debout, faisant craquer les branches mortes qui jalonnent le sol autour de lui et il s'écrie, choqué :

«Ti-Pit Belhumeur, viens icitte, mon p'tit v'limeux, j'ai affaire à toé !! »

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'il sent à nouveau monter l'odeur nauséabonde près de lui et qu'il reçoit quelques gouttes de ce parfum bien particulier de la nature...Et aperçoit une paire d'oreilles pointues et poilues qui s'élèvent au-dessus du rocher !!

France Giguère